

# Dans l'Etat hébreu naissant, les muets parlaient aux sourds



**Israël en construction a-t-il choisi d'oublier la Shoah pour mieux se tourner vers l'avenir ? Enquête de Tel-Aviv à Jérusalem, où des rescapés expriment leur difficulté à partager l'indicible.**

Veille de Noël 1945. Un cargo dérivant sur une mer démontée chavire près des plages de Nahariya, Palestine. Isaac Rudnicki, 19 ans, se jette à l'eau. Après deux ans de combats dans les forêts lituaniennes aux côtés des partisans soviétiques et des mois d'errance à travers l'Europe dès avril 1945, l'intrépide Juif polonais n'a qu'une crainte : être intercepté par les autorités britanniques. Mais pas l'ombre d'un garde-côte. Seulement la nuit, la plage et au loin les feux des véhicules sur la route Haïfa-Nahariya. Puis l'arrivée providentielle des hommes du Palmah (1), qui répartissent immédiatement les deux cent cinquante passagers clandestins, la plupart survivants des camps nazis, dans trois kibbutz de Galilée.

Parti de Gênes dix jours plus tôt, le *Hanna Szenes* est l'un des premiers bateaux en provenance d'Italie à avoir déjoué la vigilance des services d'immigration britannique de la Palestine mandataire (1920-1948).

Comme Isaac Rudnicki – qui adoptera vite un nom hébraïque, Yitzhak Arad, et dirigera Yad Vashem, le mémorial de la Shoah de Jérusalem –, 90 000 réfugiés juifs européens gagnent la Palestine fin 1945. Ils seraient certainement restés livrés à leur sort sans l'envoi d'émissaires sionistes chargés de coordonner la plus grande émigration illégale de l'Histoire : la Brihah (« évasion »).

**“La Shoah ne faisait jamais les gros titres.” - Tom Segev**

En effet, au sortir de la guerre, les frontières sont fermées aux Juifs désirant quitter l'Europe, Etats-Unis exceptés. Et il leur est de fait quasi impossible d'entrer en Palestine, en vertu du « Livre blanc » de 1939 instaurant des quotas d'immigration. Ainsi, « *sur les 250 000 rescapés qui émigrent, la majorité n'arrive qu'à partir de l'indépendance d'Israël, en 1948, après être souvent passée par des camps de détention* », rappelle le géopolitologue Frédéric Encel. Selon l'historien

Georges Bensoussan, David Ben Gourion, le dirigeant du Yishouv (la communauté juive installée en Palestine avant la création d'Israël), n'a alors qu'une obsession : « *organiser l'immigration massive des rescapés avant que les puissances internationales ne rétorquent : "Vous n'avez plus besoin d'un Etat juif puisqu'il n'y a plus de Juifs"* ». »

En Palestine mandataire, la presse se demande comment façonner l'avenir après le génocide. Et elle encourage l'accueil des survivants au sein du Yishouv en s'appuyant sur les témoins des camps. Pourtant, « *la Shoah est toujours abordée sous un angle local et ne fait jamais les gros titres* », souligne l'historien Tom Segev, en passant en revue des archives du quotidien *Haaretz*. L'un d'entre eux, intitulé « *25 000 Juifs sauvés à Bergen-Belsen* » (édition du 2 mai 1945), retient son attention. On peut y lire : « *Beaucoup de survivants demandent leur droit à venir immédiatement en Palestine. C'est leur dernier espoir.* »

Les dirigeants sionistes, eux, n'ont pas attendu l'ouverture des camps pour prendre la mesure de l'événement. Fin 1942, ils avaient déjà rencontré en Palestine les premiers survivants, qui leur avaient raconté les horreurs de la catastrophe qu'on appelait alors Hourban (« destruction »). Mais « *ils ne la comprennent qu'en tant que catastrophe nationale* », analyse l'historienne Hanna Yablonka. Le Yishouv est alors composé à 92 % de Juifs d'Europe, qui ont pour beaucoup perdu des proches. Leur réaction immédiate ? « *Le choc, le chagrin, l'incrédulité. Toutefois, ce choc survient quand la création d'un Etat juif devient possible. L'alternative est simple : ressasser et probablement perdre la guerre d'indépendance, ou refouler et se tourner vers l'avenir.* »

#### **“Le héros, c’était le résistant, la Shoah faisait honte.” - Georges Bensoussan**

Après le ghetto de Czernowitz (l'actuelle Tchernivtsi ukrainienne), la déportation dans un camp de Transnistrie à 9 ans et son évasion dans les forêts ukrainiennes, Aharon Appelfeld pouvait-il éviter de faire l'impasse sur le passé ? Il faut s'enfoncer dans les ruelles de Rehavia, ancien quartier des intellectuels de Jérusalem, pour trouver l'entrée de son appartement, cachée par le lierre. Revenant sur ses « *années d'oubli* », le romancier aux quarante-trois livres parle comme il écrit, pesant chaque mot sur le ton d'un thérapeute. « *De mon arrivée en 1946 en Palestine jusqu'à l'âge adulte, oublier fut une nécessité existentielle, un commandement de l'âme qui me disait : "Sois comme les jeunes du kibboutz, grand, fort, blond !" C'était une société innocente, idéaliste, héroïque, et moi j'avais envie de vivre sans être réduit aux horreurs du passé.* »

A Haïfa, on rencontre le romancier Amir Gutfreund (2), fils d'un couple de survivants polonais. Entre la mer et les majestueux jardins en terrasses de Bahá'í, le décor change, mais le discours reste le même : « *Les Israéliens ont longtemps préféré parler du bleu du ciel que de la Shoah.* » L'historien Georges Bensoussan va plus loin : « *Le héros, c'était le résistant, la Shoah faisait honte. Avec de tels récits de massacres, toute l'idéologie sioniste s'écroulait.* » En réaction à la culpabilité ambiante, *Haaretz* exalte d'ailleurs le sentiment de victoire et les faits d'armes de la Brigade juive de l'armée britannique, dont les soldats éliminèrent plusieurs nazis à la fin du conflit. « *Avec des titres comme "L'étoile de David agitée devant les yeux des agents du mal [édition du 2 avril 1945, ndlr], c'est comme si Haaretz se battait directement contre Hitler* », commente l'historien Tom Segev.

Les temps ont changé. Aujourd'hui, les survivants sont perçus comme des « êtres sacrés ». Le père d'Amir Gutfreund est revenu tant de fois du royaume des morts qu'il mériterait, selon ce dernier, « *la carte de platine de l'Holocauste !* ». Pour autant, jusqu'au procès Eichmann, il n'est pas enclin à s'épancher.

Et le jeune Amir est contraint de jouer les détectives. « *Je demandais : "Comment as-tu survécu ?" Et mon père répliquait : "Ils ont tiré à gauche, j'ai sauté à droite. – Et pourquoi t'être tu ? – Ils ne m'ont rien demandé, donc je n'ai rien dit".* » « *Les muets parlaient aux sourds* », résume le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, et les non-dits cachaient une angoisse inexprimable.

#### **“Le déni a été une réaction de légitime défense.” - Boris Cyrulnik**

Des années plus tard, Amir Gutfreund passera des heures à Yad Vashem à décortiquer mille témoignages de survivants pour conjurer le tabou entourant le récit de l'assassinat de sa grand-mère et guérir de la Shoah, un « *virus qu'inconsciemment [s]es parents ne voulaient pas transmettre* ». Boris Cyrulnik : « *En privé, ces histoires étaient impensables et insoutenables. Parfois les gens ne vous croyaient pas, ou riaient. Le déni a donc été dans un premier temps une réaction de légitime défense, au sens psychanalytique, pour les survivants comme pour ceux qui les ont accueillis.* »

Enfant caché dont les parents furent assassinés à Auschwitz, aujourd'hui neuropédiatre à Tel-Aviv, Shaul Harel garde un souvenir amer de l'armée : « *Je participais à des compétitions de course et les Sabra (3) m'appelaient "savon".* » « *C'était de l'humour politiquement incorrect, certes, mais thérapeutique,* tempère l'historienne et essayiste Fania Oz-Salzberger : *on me donnait le même surnom pour me signifier que j'étais une intello binoclarde.* »

Oublier, dénier ou rire – quand c'est encore possible. Aujourd'hui, en Israël, il n'y a pas de réponse définitive. Lorsque nous faisons part à la fille d'Amos Oz de notre culpabilité à « parler Shoah » tout en avalant un brunch dans l'insouciant Tel-Aviv, elle ressort un de ses dictons favoris : « *Ils ont essayé de nous tuer, on a survécu. Maintenant, mangeons.* » Quant à la doxa du silence généralisé, ce serait « *un mythe* » daté, selon Hanna Yablonka et Fania Oz-Salzberger, et qui témoignerait d'une survalorisation du « *sentiment d'incompréhension et d'isolement* » confié par Margalit Barlev. Cette ancienne déportée à Auschwitz a attendu soixante-dix ans pour rompre le silence.

### **“Quand on est soldat en Israël, on ne pense pas à Auschwitz.” - Moshe Haelion**

Un mythe procédant également d'une méconnaissance de la précarité et des dangers de la vie dans le jeune Etat hébreu. « *Quand on est soldat en Israël, on ne pense pas à Auschwitz* », soutient le rescapé Moshe Haelion, 90 ans. Pourtant, à côté des médailles et des photos de famille du gosse de Salonique, un fragment de ruine d'une chambre à gaz de Birkenau est là pour ne rien oublier d'Auschwitz, des marches forcées, de Mauthausen, d'Ebensee...

Si, comme Moshe, de nombreux survivants ont attendu la retraite pour écrire leurs Mémoires, leur participation à la construction de la société israélienne ne les a pas empêchés de « *mettre en valeur la mémoire de la Shoah*, insiste Hanna Yablonka. *Ils ont publié des centaines de livres de souvenirs et ont même été à l'initiative de lois qui ont permis de juger Eichmann à Jérusalem* ». Le procès, en 1961, du fonctionnaire criminel va en effet permettre à la société israélienne tout entière de s'identifier aux victimes du nazisme, dont les témoignages sont retransmis chaque soir à la radio. Pour l'ancien ambassadeur d'Israël en France Elie Barnavi, c'est même « *le début d'un processus qui verra la Shoah remplacer le sionisme au coeur de l'identité israélienne* ». Jusqu'à une forme d'« *addiction* », inquiétant Hanna Yablonka.

En ce 3 mars, à quelques minutes du discours de Benyamin Netanyahu au Congrès américain, elle parie d'ailleurs sur une nouvelle référence du Premier ministre au génocide pour s'opposer au nucléaire iranien. Ça ne manquera pas. Au même moment, Tel-Aviv se prépare à la fête carnavalesque de Pourim. Partout, dans les rues, les bars, les synagogues ou à l'aéroport, les personnes non costumées sont priées de rentrer se maquiller. Devant l'hôpital central, un homme déguisé en grande faucheuse attend le bus, tandis qu'un employé sort les poubelles affublé d'un nez rouge : selon la tradition juive, on se déguise pour ridiculiser le persécuteur Haman, qui n'était pas parvenu à anéantir les Hébreux en Perse. Mais Pourim n'est qu'une respiration dans la culture israélienne. Avant que le souvenir de la Shoah ne reprenne ses droits.